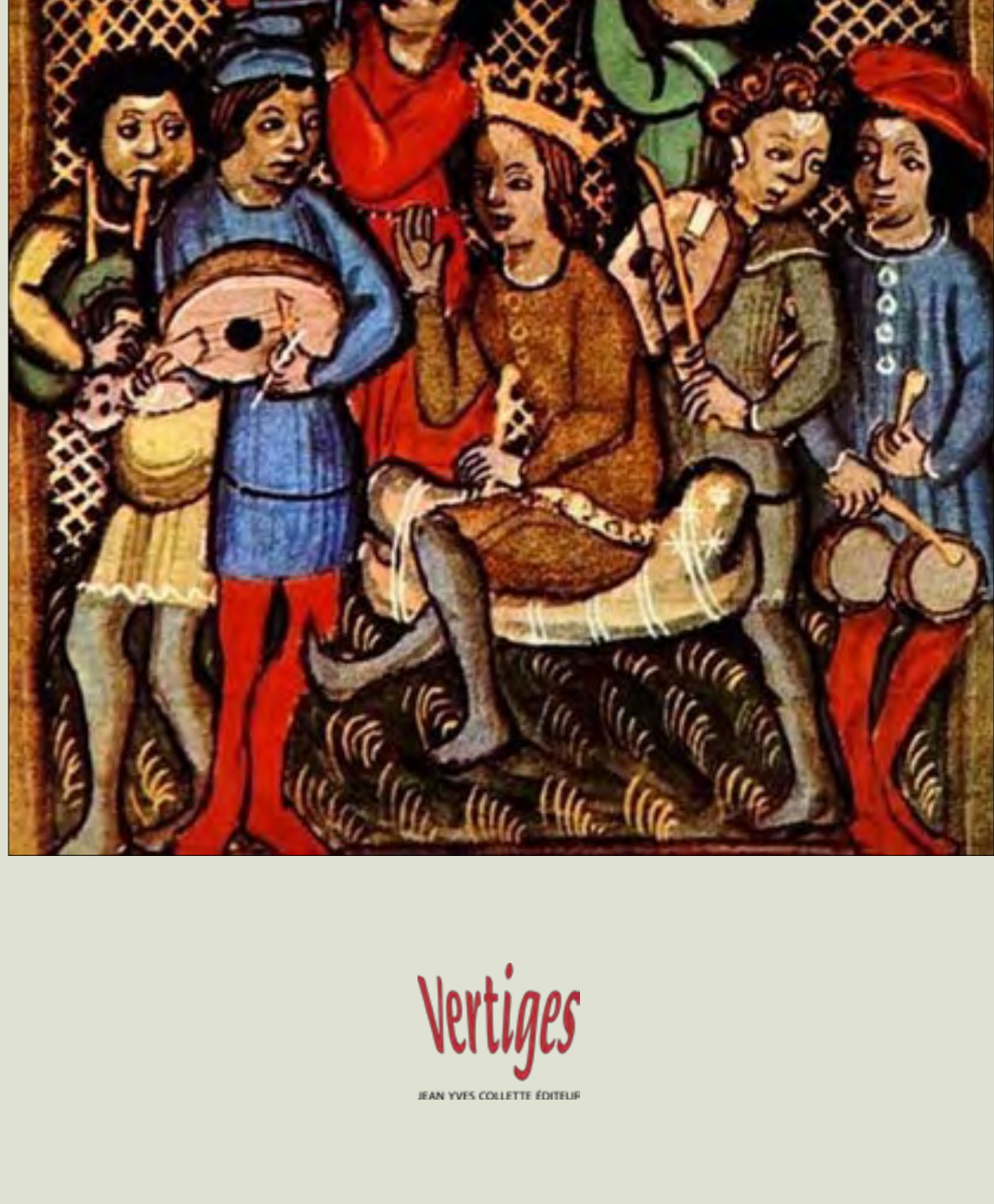


Le vilain devenu médecin

(Vilain Mire)



Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

1 JADIS vivait riche vilain
Qui était fort avare et chiche.
Toujours avait une charrue,
Que toujours il menait lui-même,
5 Par jument et roncain tirée.
Beaucoup de pain, de vin, de viande
Avait, et tant qu'il en fallait.
Mais de ne pas avoir de femme
Le blâmaient beaucoup ses amis,
10 Et tout le pays avec eux.
Il dit, s'il en trouve une bonne,
Qu'il la prendra bien volontiers.
On lui promet qu'on cherchera
La meilleure qui se rencontre.

15 Dans ce pays, un chevalier,
Qui était vieil homme et sans femme,
Avait une fille, très belle
Et demoiselle fort courtoise.
Mais comme il manquait de richesse,
20 Le chevalier ne trouvait point
Qui sa fille lui demandât.
Volontiers il l'eût mariée,
Parce qu'elle en était en âge
Et que le temps était venu.
25 Les amis du vilain allèrent
Au chevalier lui demander
Sa fille pour le paysan
Qui avait tant d'argent et d'or,
Tant de froment, masse de drap.

30 Il la leur donna aussitôt,
Et consentit au mariage.
La pucelle, qui sage était,
N'osa son père contredire,
Car orpheline était de mère.
35 Elle accorda ce qu'il lui plut.
Le vilain, le plus tôt possible,
Fit ses noces et épousa
Femme à qui cela pesait fort.
Que n'osa-t-elle dire non!
40 Quand cette affaire fut passée,
Et la noce et puis tout le reste,
Il ne fallut pas bien longtemps
Pour que le vilain s'aperçût
Qu'il avait fait mauvais marché.

45 Point ne convient à son usage
D'avoir fille de chevalier.
Quand il ira à la charrue,
Jeune homme ira dans la ruelle,
A qui sont fériés tous les jours.
50 Et à peine il sera sorti
De chez lui que le chapelain,
Aujourd'hui et demain, viendra
Tant qu'il possédera sa femme.
Elle ne l'aimera jamais,
55 «Las! moi chétif,» fait le vilain.
«Je ne sais point quel conseil prendre;
A rien ne sert le repentir.»

Il commence à songer alors
Comment il la préservera.
60 «Dieu,» fait-il, «si je la battais
Au matin lorsque je me lève,
Elle pleurerait tout le jour
Et je m'en irais au travail,
Bien sûr, tant qu'elle pleurerait,
65 Nul ne lui pourrait l'amour faire.
Quand je m'en reviendrai le soir,
Je lui demanderai pardon.
Le soir, je la rendrai heureuse,
Mais furieuse le matin.

70 Je prendrai tôt d'elle congé,
Dès que j'aurai cassé la croûte.»
Le vilain le dîner demande;
Et la dame court l'apporter.
Ils n'eurent perdrix ni saumon,
75 Mais pain et vin et des œufs frits
Et du fromage en abondance
Qu'avait conservé le vilain.
Et dès que la table est ôtée,
De la main qu'il a grande et large,
80 Il frappe sa femme à la face,
Que des doigts la trace y paraît.
Puis par les cheveux la saisit
Le vilain, qui et fort cruel.
Et il la bat tout à fait comme
Si elle l'avait mérité.

85 Puis va aux champs rapidement;
Et sa femme demeure en pleurs;
«Malheureuse!» elle dit. «Que faire?
Et comment vais-je me conduire?
Je ne sais que dire vraiment.
90 Mon père m'a sacrifiée,
Qui à ce vilain me donne.
Allais-je donc mourir de faim?
Je dus avoir la rage au coeur
Pour accepter tel mariage.
95 Ah, si ma mère n'était morte!...»
Très amèrement se désole:
Tous ceux qui venaient pour la voir,
Ne pouvaient que s'en retourner.

Aussi elle a mené sa peine,
100 Tant que couché fut le soleil
Et que fut rentré le vilain.
Lors il tombe aux pieds de sa femme,
Lui demande pour Dieu pardon :
«Sachez que ce fut l'Ennemi
105 Qui me poussa à violence.
Tenez, je vous en fais serment,
Jamais plus ne vous toucherai.
De vous avoir battue ainsi
Je suis dolent et furieux.»

110 Tant lui dit le vilain puant
Que la dame alors lui pardonne,
Et lui donne à manger bientôt
De ce qu'elle avait préparé.
Lorsque leur repas fut fini,
115 Ils s'allèrent coucher en paix.
Le matin, le vilain puant
A de nouveau battu sa femme
Tant qu'aurait pu l'estropier.
Puis s'en retourne à son labour.
120 La dame est de nouveau en larmes;
Et dit : «Malheureuse! Que faire?
Et comment vais-je me conduire?
Je sais que c'est male aventure :
Frappa-t-on jamais mon mari?
125 Non, il ne sait ce que sont coups;
S'il le savait, pour rien au monde
Il ne m'en donnerait autant.»

Tandis qu'ainsi se désolait,
Voici deux messagers du roi,
130 Chacun sur un palefroi blanc.
Ils piquent des deux vers la dame.
De par le roi ils la saluent ;
Puis ils demandent à manger,
Cars ils en ont bien grand besoin.
135 Volontiers elle leur en donne ;
Et elle leur demande alors :
«D'où êtes-vous ? où allez-vous ?
Dites-moi ce que vous cherchez.»
L'un lui répond : «Dame, par Dieu,
140 Nous sommes messagers du roi.
Nous devons quérir médecin,
Et aller jusqu'en Angleterre.
— Pourquoi faire? — Damoiselle Ade
Est malade, la fille au roi.
145 Et il y a huit jours entiers
Qu'elle n'a pu manger ni boire,
Car une arête de poisson
S'est arrêtée en son gosier.
Le roi en est en grande alarme;
150 S'il la perd, n'aura plus de joie.»
La dame dit : «Vous n'irez point
Aussi loin que vous le pensez,
Car mon mari est, je vous dis,
Bon médecin. Je vous assure.
155 Certes, il sait plus de remèdes
Et plus de jugements d'urines
Que jamais n'en su Hippocrate.
— Dame, est-ce une plaisanterie?
— De plaisanter je n'ai point cure.
160 Mais il est ainsi fait,» dit-elle,
«Qu'il ne ferait rien pour personne
Si d'abord on ne le battait.
— On y parera,» disent-ils.
165 «Point ne manquera-t-il de coups.
Dame, où le pourrions-nous trouver?

— Le pourrez rencontrer aux champs.
Quand vous sortirez de la cour,
Suivant le cours de ce ruisseau,
Plus loin que ce chemin désert,
170 La toute première charrue
Que vous trouverez, c'est la nôtre.
Allez. À l'apôtre saint Pierre,»
Fait la dame, «je vous confie.»
Et ils s'en vont piquant leurs bêtes,
175 Et tant qu'ils ont trouvé le vilain.
De par le roi l'ont salué;
Et ils lui disent sans retard :
«Venez vite parler au roi.
— Pourquoi faire?» dit le vilain.
180 — «Pour votre parfaite science.
Il n'est tel médecin sur terre.
De loin nous venons vous chercher.»
Quand s'entend nommer médecin,

JADIS fut un vilain qui, à force d'avarice
et de travail, avait amassé quelque bien.
Outre du blé et du vin en abondance,
outre de bon argent, il avait encore dans
son écurie quatre chevaux et huit bœufs.
Malgré cette fortune, il ne songeait point
à se marier. Ses amis et ses voisins lui
en faisaient souvent des reproches; il
s'excusait en disant que, s'il rencontrait
une bonne femme, il la prendrait. Eux
se chargèrent de lui choisir la meilleure
au moins qu'on pourrait trouver, et
en conséquence ils firent quelques
recherches.

À quelques lieues de là vivait un vieux
chevalier veuf et fort pauvre qui avait une
fille très bien élevée et d'une figure char-
mante. La demoiselle était en âge d'être
mariée; mais, comme le père n'avait rien
à lui donner, personne ne songeait à elle.
Enfin, les amis du vilain étant venus en
son nom en faire la demande, elle lui fut
accordée; et la fillette qui était sage et qui
n'osait désobliger son père, se vit, malgré
sa répugnance, obligée d'obéir. Le vilain,
enchanté de cette alliance, se pressa bien
vite de conclure et fit ses noces à la hâte.

Mais elles ne furent pas plus tôt faites, que
des réflexions chagrinantes survinrent et
qu'il s'aperçut que, dans sa profession,
rien ne lui convenait moins qu'une fille
de chevalier. «Pendant que je serai au
dehors, pensait-il, occupé à ma charrue
ou à quelque autre travail, que deviendra
ma femme, élevée à ne rien faire, et dont
l'état est de rester au logis? Je tremble d'y
penser.

Comment donc faire quand il n'y a plus
de remède? Si le matin avant de partir,
je la battais, se dit-il à lui-même, elle
pleurerait tout le reste du jour, et il est
sûr que, pendant qu'elle pleurerait, elle ne
songerait point à mal. Le soir, en rentrant
j'en serais quitte pour lui demander
pardon, et je sais bien comment il faut
s'y prendre pour l'obtenir.» Rempli de
cette belle idée, il demande à dîner. Après
le repas, il s'approche de la dame, et, de
sa rude et lourde main, lui applique sur
la joue un tel soufflet, que la marque de
ses cinq doigts y reste imprimée. Ce n'est
pas tout : comme si elle eût réellement
manqué, il redouble de quelques autres
coups et sort ensuite pour aller aux
champs.

La pauvre se met à pleurer et se désole.
«Mon père, pour-quoi m'avez-vous
sacrifiée à ce vilain? N'avions-nous donc
pas encore du pain à manger? Et moi,
pourquoi ai-je été assez aveugle pour
consentir à ce mariage! Ah! ma pauvre
mère, si je ne vous avais pas perdue, je
ne serais pas malheureuse. Que vais-je
devenir?» Elle était si affligée qu'elle ne
voulut écouter ni recevoir de consolations
de personne, et qu'elle passa tout le jour à
pleurer comme l'avait prévu son mari.

Le soir, quand il rentra, son premier
soin fut de chercher à l'apaiser. C'était le
diable qui l'avait tenté, disait-il. Il jura de
ne jamais porter la main sur elle, se jeta à
ses pieds et lui demanda pardon d'un air
si pénétré, que la dame promit d'oublier
tout. Ils soupèrent de la meilleure amitié
et firent la paix. Mais le vilain, qui avait
vu son stratagème réussir, s'était proposé
de l'employer encore. Le lendemain
donc, à son lever, cherchant querelle à
sa femme, il la frappa de nouveau et la
quitta comme la veille. Elle se crut pour
le coup condamnée sans espoir à être
malheureuse et s'abandonna aux larmes.

Tandis qu'elle se désespérait, entrèrent
chez elle deux messagers du roi, montés
sur des chevaux blancs. Ils la saluèrent au
nom du monarque, et lui demandèrent un
morceau à manger; ils mouraient de faim.
Elle leur apprêta aussitôt ce qu'elle avait,
et pendant le repas, les pria de lui dire ou
ils allaient ainsi. «Nous ne savons trop,
répondirent-ils, mais nous cherchons
quelque médecin habile, et nous passerons
s'il le faut jusqu'en Angleterre. Damoiselle
Ade, la fille du roi, est malade. Il y a huit
jours qu'en mangeant du poisson, une
arête lui est restée dans le gosier. Tout ce
qu'on a imaginé depuis ce temps pour l'en
délivrer a été sans succès. Elle ne peut ni
manger ni dormir, et souffre des douleurs
incroyables. Pour lui, qui se désespère, nous
a dépêché de guérir sa fille : s'il la perd il en
mourra. — N'allez pas s'en aller, reprit la
dame, j'ai l'homme qu'il vous faut, grand
médecin, et plus expert en maladies que
Hippocrate. — Oh! ciel! se pourrait-il!
et ne nous trompez-vous pas? — Non, je
vous dis la pure vérité. Mais le médecin
dont je vous parle est un fantasque, qui a
particulièrement le travers de ne vouloir
point exercer son talent; et je vous préviens
que, si vous ne le battez fortement, vous
n'en tirerez aucun parti. — Oh! s'il ne
s'agit que de battre, nous battons, il est
en bonnes mains, dites-nous seulement
où il demeure.»

La dame alors leur enseigna le champ où
labourait son mari, et leur recommanda
surtout de ne point oublier le point
important dont elle les avait prévenus. Ils
la remercièrent, s'armèrent chacun d'un
bâton et, piquant vers le vilain, le saluèrent
de la part du roi et le prièrent de les suivre.
«Pourquoi faire? dit-il. — Pour guérir sa
fille. Nous savons expressement votre science,
et son nom.» Le venant répondit qu'il
savait labourer, et que si le roi avait besoin
de ses services en ce genre, il les lui offrirait,
mais pour la médecine, il protesta sur sa
conscience qu'il n'y entendait absolument
rien. «Je vois bien, dit l'un des cavaliers
à son camarade, que nous ne réussirons
point avec des compliments et qu'il veut

Tout son sang se met à bouillir.
185 Il dit qu'il ne sait rien du tout.
« Et qu'attendons-nous davantage ? »
Dit l'un des autres. « Tu sais bien
Qu'il veut toujours être battu,
Avant qu'il fasse ou dise bien ! »
190 L'un le frappe près de l'oreille,
Et l'autre en plein milieu du dos
D'un bâton grand, gros et solide.
Ils l'ont malmené tant et plus,
Et puis ils l'ont conduit au roi.
195 À reculons le font monter,
La tête en place des talons.

Le roi accourt à leur rencontre.
« Avez-vous rien trouvé ? » dit-il.
« Oui, sire, » dirent-ils ensemble ;
200 Et le vilain tremble de peur.
L'un deux lui dit premièrement
Les talents qu'avait ce vilain,
Et combien trompeur il était,
Car de chose dont on le prie
205 Il ne ferait rien pour personne
Qu'auparavant ne soit battu.
Le roi dit : « Méchant médecin !
Jamais n'ouïs parler de tel.
Bien soit battu, puisqu'ainsi est, »
210 Dit un sergent, « tout prêt je suis.
On n'aura qu'à le commander
Et je lui donnerai bon compte. »

Le roi appela le vilain.
« Maître, » fait-il, « écoutez donc :
215 Je vais faire venir ma fille,
Qui de guérir a grand besoin. »
Le vilain pitié lui demande :
« Sire, pour Dieu qui ne mentit,
Et Dieu m'aide, je vous dis vrai :
220 De physique ne sais-je rien ;
Et jamais rien je n'en ai su. »
Le roi dit : « J'entends à merveille.
Battez-le-moi. » Alors s'approchent
Ceux qui le feront de grand coeur.
225 Lorsque le vilain sent les coups,
Aussitôt pour fol il se tient.
Il se met à leur crier : « Grâce !
Je la guérirai sans retard. »

La pucelle entre dans la salle.
230 Elle est très pâle et sans couleur.
Et le vilain songe en lui-même
Comment il pourra la guérir.
Car il sait bien qu'il doit le faire
Ou qu'il y trouvera la mort.
235 Il se met alors à songer.
S'il veut la sauver et guérir,
Il lui faut faire et dire chose
Qui la fasse tant rire et tant
Que l'arête hors de la gorge
240 Saute, car point n'est dans le corps.
Lors dit au roi : « Faites un feu
En cette chambre, et qu'on nous laisse.
Vous verrez bien que je ferai,
S'il plaît à Dieu, qu'elle guérisse. »

245 Le roi commande un feu ardent.
Les écuyers et valets sortent,
Qui ont le feu tôt allumé
Là où le roi le leur a dit.
La pucelle s'assied au feu
250 Sur un siège qu'on y apporte.
Alors le vilain se dépouille,
Tout nu, et ôte ses culottes ;
Et se couche le long du feu ;
Et il se gratte et il s'étrille.
255 Il a grands ongles et cuir dur.

Jusqu'à Saumur, il n'est nul homme,
Si bon gratteur que l'on le croie,
Qui ne le soit moins bon que lui.
La pucelle, en voyant cela,
260 Malgré tout le mal qu'elle sent,
Veut rire, et elle fait effort,
Tant que de sa bouche s'envole
L'arête jusqu'en plein brasier.
Et le vilain, sans plus attendre,
265 Se rhabille et puis prend l'arête.
Faisant fête, il sort de la chambre.
Dès qu'il voit le roi, haut lui crie :
« Sire, votre fille est sauvée.
Voici l'arête, grâce à Dieu. »

270 Et le roi se réjouit fort.
Le roi lui dit : « Sachez donc bien
Que je vous aime plus que tout.
Vous aurez vêtements et robes.
— Merci, sire, je n'y tiens pas,
275 Et ne veux rester près de vous.
Il faut que j'aïlle à mon logis.
— Point ne le feras, » dit le roi.
« Mon ami seras et mon maître.
— Merci, sire, par saint Germain,
280 Il n'y a point de pain chez moi :
Quand hier matin je m'en allai,
On devait au moulin en prendre. »

Le roi appela deux garçons :
« Battez-le-moi ; il restera. »
285 Et ceux-ci viennent aussitôt
Et vont malmener le vilain.
Lorsque le vilain sent les coups
Sur ses bras, son dos et ses jambes,
Il se met à leur crier : « Grâce !
290 Je resterai ; mais laissez-moi. »
Le vilain demeure à la cour ;
Et on l'y tond et on le rase ;
Il reçoit robe d'écarlate.

Il se croyait hors d'embarras,
295 Quand les malades du pays
A plus de quatre-vingts, je crois,
Vinrent au roi pour cette fête.
Chacun d'eux lui conte son cas.
Le roi appelle le vilain :
300 « Maître, » dit-il, « écoutez donc !
De tout ce monde prenez soin.
Hâtez-vous, guérissez-les-moi.
— Grâce, sire, » dit le vilain dit,
« Ils sont bien trop ! Et que Dieu ne m'aide,
305 Je n'en pourrai venir à bout,
Et ne pourrai tous les guérir. »
Le roi appelle deux garçons ;
Et chacun d'eux prend un gourdin,
Car ils savent parfaitement
310 Pourquoi les appelle le roi.
Quand le vilain les voit venir,
Le sang lui frémit aussitôt.
Il se met à leur crier : « Grâce !
Je les guérirai sans retard. »

315 Le vilain demande du bois.
Il y en avait bien assez ;
En la salle on a fait du feu,
Et c'est le vilain qui l'attise.
Il y réunit les malades ;
320 Et alors il demande au roi :
« Sire, vous voudrez bien sortir
Avec tous ceux qui n'ont nul mal. »
Le roi s'en va tout bonnement,
Sort de la salle avec les siens.
325 Et le vilain dit aux malades :
« Seigneurs, par ce Dieu qui me fit,
C'est grand travail que vous guéris,
Je n'en pourrais venir à bout.
Le plus malade je vais prendre,
330 Et le mettre dans ce feu-là.
Dans ce feu je le brûlerai
Les autres en auront profit,
Car ceux qui en boiront la cendre,
Seront guéris à l'instant même. »
335 Ils se regardent tous l'un l'autre.
Il n'y a bossu ni enflé
Qui, pour toute la Normandie,
D'avoir le plus grand mal convienne.

Et le vilain dit au premier :
340 « Je te vois là assez faiblard.
Tu es de tous le plus malade.
— Grâce ! Je suis mieux portant, sire,
Que jamais je ne fus avant.
Suis soulagé de biens des maux
345 Qui bien longtemps m'avaient tenu.
Sachez que je ne mens en rien.
— Descends, qu'attendais-tu de moi ? »
Et l'homme aussitôt prit la porte.
Le roi demande : « Es-tu guéri ?
350 — Oui, sire, » fait-il, « grâce à Dieu ;
Et je suis plus sain qu'une pomme.
C'est bon prud'homme que ton maître. »
Que vous irais-je donc contant ?
Jamais n'y eut grand ni petit
355 Qui pour rien au monde convint
Qu'on le boutât dedans le feu ;
Mais plutôt ainsi s'en vont-ils,
Comme s'ils étaient guéris tous.

Et quand le roi les aperçut,
360 Il fut tout éperdu de joie.
Puis il dit au vilain : « Beau maître,
Je voudrais bien savoir comment
Vous les avez guéris si vite !
— Sire, je les ai enchantés.
365 Je sais un charme qui vaut mieux
Que gingembre ou que zédoaire. »
Et le roi dit : « Retournez donc
À la maison à votre guise ;
Et vous aurez de mes deniers,
370 Bons destriers et palefrois.
Lorsque je vous ferai venir,
Vous ferez ce que je demande.
Et vous serez mon cher ami.
Tout le peuple de la contrée
375 Vous en aimera davantage.
Ne soyez plus jamais timide,
Et ne vous faites donc plus battre,
Car c'est honte de vous frapper.
— Merci, sire, » dit le vilain.
380 « Matin et soir je suis votre homme,
Je le serai toute ma vie,
Et jamais n'en aurai regret. »
Quitte le roi et prend congé.
À son logis s'en va gaïment.
385 Jamais n'y eut manant plus riche.
Il est venu à son hôtel.
Plus il n'alla à la charrue.
Plus jamais ne battit sa femme ;
Mais il l'aima et la chérit.

390 Tout alla comme je vous conte :
Par sa femme et par sa malice
Fut bon médecin sans clergie.

être battu. » Aussitôt ils mirent tous
deux pied à terre et frappèrent sur lui à
qui mieux mieux. D'abord il voulut leur
représenter l'injustice de leur procédé ;
mais comme il n'était pas le plus fort, il lui
fallut filer doux, et, en demandant grâce
bien humblement, promettre d'obéir en
tout ce qu'ils exigeraient. On lui fit donc
monter une des juments de sa charrue, et
on le conduisit ainsi au roi.

Le monarque était dans la plus grande
inquiétude sur l'état de sa fille. Le retour
des deux messagers lui rendit l'espérance,
et il les fit entrer aussitôt pour savoir quel
était le succès de leurs recherches. Ceux-ci,
après beaucoup d'éloges de l'homme
merveilleux et bizarre qu'ils amenaient,
racontèrent leur aventure. « Je n'ai jamais
vu de médecin comme celui-là, dit le
prince ; mais, au reste, puisqu'il aime le
bâton et qu'il faut cela pour guérir ma
fille, soit, qu'on le bâtonne. »

Il ordonna dans l'instant qu'on descendit
la princesse, et faisant approcher le
vilain : « Maître, lui dit-il, voici celle qu'il
faut guérir. » Le pauvre diable se jeta à
genoux en criant merci et jura par tous
les saints du paradis qu'il ne savait pas
un mot, pas un seul mot de médecine.
Pour toute réponse, le monarque fit un
signe, et à l'instant deux grands sergents
qui étaient là tout prêts, armés de bâtons,
firent pleuvoir sur ses épaules une grêle
de coups. « Grâce, grâce, s'écria-t-il, je la
guérirai, Sire, je la guérirai. »

La princesse était devant lui, pâle et
mourante, et, la bouche ouverte, elle lui
montrait du doigt le siège et la cause du
mal. Il songeait en lui-même comment
il pourrait s'y prendre pour opérer cette
cure, car il voyait bien qu'il n'y avait plus
à reculer et qu'il fallait en venir à bout
ou périr sous le bâton. « Le mal n'est que
dans le gosier, se disait-il : si je pouvais
réussir à la faire rire, peut-être l'arête
sortirait-elle. » Cette idée lui parut avoir
quelque vraisemblance : il demanda donc
au monarque qu'on allumât un grand feu
dans la salle, et qu'on le laissât un instant
seul avec la princesse.

Tout le monde retiré, il la fit asseoir,
s'étend le long du feu, et de ses ongles
noirs et crochus commença à se gratter
et à s'étriller la peau avec des contorsions
et des grimaces si plaisantes, que la
princesse, malgré sa douleur, n'y peut
tenir. Elle part tout à coup d'un éclat de
rire, et, de l'effort qu'elle fait, l'arête lui
vole hors de la bouche. Il la ramasse, court
à la porte : « Sire, la voici, la voici. — Vous
me rendez la vie, » s'écria le monarque
transporté ; et il promit de lui donner en
récompense des habits et des robes. Le
vilain le remercia. Il ne demandait que la
permission de s'en retourner, et prétendit
avoir beaucoup à faire dans son ménage.
En vain le roi lui proposa de devenir son
ami et son médecin, il répondit toujours
qu'il était pressé, qu'il n'y avait point de
pain chez lui quand il était parti et qu'il
lui fallait absolument porter du blé au
moulin.

Mais, lorsqu'à un nouveau signal du
prince, les deux sergents recommencèrent
à jouer du bâton, lorsqu'il sentit les coups,
il cria miséricorde et promit de rester non
seulement un jour, mais toute sa vie si l'on
voulait. On le conduisit alors dans une
chambre voisine où, après lui avoir ôté ses
haillons, après l'avoir tondu et rasé, on le
revêtit d'une belle robe d'écarlate. Il ne
s'occupait, pendant tout ce temps, que des
moyens de s'échapper, et comptait que,
ne pouvant toujours être gardé à vue, il
en trouverait bientôt l'occasion.

Cependant la guérison qu'il venait
d'opérer avait fait du bruit. À cette
nouvelle, plus de quatre-vingts malades
de la ville, dans l'espérance du même
succès pour eux, étaient venus au château
le consulter, et ils avaient prié le monarque
de lui dire un mot en leur faveur. Le roi
le fit appeler : « Maître, lui dit-il, je vous
recommande ces gens-là, guérissez-les
tout de suite, et que je les renvoie
eux. — Sire, répondit le vilain, à moins
que Dieu ne s'en charge avec moi, cela ne
m'est pas possible, il y en a de trop. —
Qu'on fasse venir les deux sergents, reprit
le prince. » À l'approche des exécuteurs,
le malheureux, tremblant de tous ses
membres, demanda de nouveau pardon,
et promit de guérir tout le monde, jusqu'à
la dernière servante.

Il pria donc le roi de vouloir bien encore
une fois sortir de la salle ainsi que tous
ceux qui se portaient bien. Resté avec les
seuls malades, il les arrangea tout autour
de la cheminée, dans laquelle il fit faire un
grand feu, et leur parla ainsi : « Mes amis,
ce n'est pas une petite besogne que de
rendre la santé à tant de monde et surtout
aussi promptement que vous le désirez.
Je ne sais qu'un moyen, c'est de choisir
le plus malade d'entre vous, de le jeter
dans le feu, et quand il sera consumé, de
prendre ses cendres pour les faire avaler
aux autres. Le remède est violent, j'en
conviens, mais il est sûr, et je réponds
après cela de votre guérison sur ma tête. »
À ces mots, ils se regardèrent les uns les
autres, comme pour examiner leur état
respectif. Mais dans toute la bande il n'y
avait personne étiquée ou enflé qui, pour
la Normandie entière, eût voulu convenir
alors que sa maladie était grave.

Le guérisseur s'adressant au premier du
cercle : « Tu me parais pâle et faible, lui
dit-il, je crois que c'est toi qui es le plus mal.
— Moi, Messire, point du tout, répondit
l'autre, je me sens tout à fait soulagé dans
ce moment, et ne me suis jamais si bien
porté. — Comment, coquin, tu te portes
bien ! eh ! que fais-tu donc ici ? » Et mon
homme aussitôt d'ouvrir la porte et de se
sauver. Le roi était en dehors attendant
l'événement, et prêt à faire bâtonner
le vilain s'il fallait encore en venir là. Il
voit sortir un malade : « Es-tu guéri ? lui
dit-il. — Oui, Sire. » L'instant d'après,
un second parait : « Et toi ? — Je le suis
aussi. » Enfin, que vous dirai-je ? il n'y eut
personne, jeune ou vieux, femme ou fille,
qui voulût consentir à faire des cendres,
et tous sortirent se prétendant guéris.

Le prince, enchanté, rentra dans la salle
pour féliciter le médecin. Il ne pouvait
assez admirer comment, en aussi peu de
temps, il avait pu opérer tant de miracles.
« Sire, répondit le vilain, je possède un
charme d'une vertu sans pareille, et c'est
avec cela que je guéris. » Le monarque
le combla de présents ; il lui donna de
l'argent et des chevaux, l'assura de son
amitié, et lui permit de retourner auprès
de sa femme, à condition cependant que
quand on aurait besoin de son secours,
il viendrait sans se faire bâtonner. Le
manant prit ainsi congé du roi. Il n'eut
plus besoin de labourer, ne battit plus sa
femme, l'aima et en fut aimé ; mais, par le
tour qu'elle lui joua, elle le rendit médecin
malgré lui et sans le savoir.